

Extrait de : **Au Petit Marguery**  
de **Laurent Bénégui**

aux éditions **Bernard Barrault**

Thomas n'était pas grand.

Il jetait ses jambes loin sur le bitume et cabrait son buste contre le vent glacial. A chaque foulée, son cou s'étirait dans le duvet et son menton pointait au ras du col douillet. Un passant, le croisant, lui aurait facilement donné dix centimètres de plus. Ce qui n'eût pas manqué d'irriter Thomas.

Mais il n'y avait pas de passants. L'avenue était débarrassée de ses piétons. La nuit était déjà tombée. Le trottoir pouvait grisailier en toute quiétude. Il faisait trop froid ce soir du mois de Février.

Thomas pensa : "J'ai eu le nez creux de mettre ma doudoune..."

Il eut alors un petit sourire, en passant sous un réverbère et son visage s'éclaira. Un visage rond aux traits émoussés d'où se détachaient, bleus-clairs, deux yeux un peu trop bleus-clairs. De ces yeux qui redoutent la réverbération du soleil sur la neige et que l'on cache derrière une paire de lunettes noires quand ils sont enflammés et rouges. Iritis, cela s'appelle.

Thomas aimait prononcer le mot "iritis".

D'une façon générale il goûtait les mots qui désignent les maladies, les spécialités scientifiques, les technologies de pointes, les dialectes disparus et les essences rares.

Thomas aimait briller en société.

Il était blond.

Il plaisait aux filles.

Il n'y avait pas forcément corrélation entre ces trois dernières évidences.

Il ne remarqua pas, cent mètres devant lui, la voiture qui montait sur le trottoir. Une Renault blanche immatriculée en WW, équipée d'une galerie.

Il sortit une cigarette de sa poche, l'alluma. Le tabac, à cause de la température hivernale, avait un goût de miel.

Thomas était arrivé. Il regarda sa montre. Il était dix-neuf heure trente. Le rendez-vous était fixé à vingt heures. Il avait bien fait de se presser.

-Pour moi c'est important d'être en avance... Ca permet de discuter un petit peu avant la cohue, hein ?...

Et il disparut à l'intérieur, comme happé par la chaleur et la lumière rose qui irradiaient depuis la porte ouverte.

La Renault blanche éteignit ses phares. La porte s'ouvrit côté conducteur. Une silhouette descendit, munie d'une pince. Depuis l'habitacle une voix s'éleva, irritée :

-Mais qu'est-ce-tu fous avec cette galerie ? Laisse tomber ! Fit cette voix, de fille.

-Et si on nous la vole ? Répondit la silhouette, de garçon.

-Ca caille ! La porte !..

La portière se referma en claquant. Il y eut un moment d'agacement contenu, vite emporté par un tourbillon du vent. Sur le nez du garçon, glissèrent ses lunettes. Il les rattrapa de justesse. La fille appelait cela un tic. Avec son léger accent espagnol elle articulait :

-Un tiqué ! C'est devenu un vrai tiqué... chez toi.

Pour lui, cela consistait d'un mouvement rapide de l'index, à stopper à l'extrême bout de son nez la chute de la monture, puis la remonter au-dessus de la bosse cartilagineuse qui signait, paraît-il, le nez familial depuis des générations.

Songeur, il desserra les boulons de la galerie.

Il avait les yeux fixés sur l'îlot de lumière rosâtre qui moussait.

Là-bas.

Près du banc sur-lequel-on-attrape-des-puces-si-l'on-s'assoit-dessus-à-cause-des clochards.

En face du marchand de jouets.

A côté de la boutique de la libraire qui avait eu un problème au sein, à l'époque on appelait ça ainsi.

Il avait l'air de faire chaud à l'intérieur.

Quand il eut fini, il ouvrit le coffre. La galerie n'y tenait pas.

-Elle est trop grande ? Demanda la fille, à l'intérieur. Sa voix s'était radoucie.

-Oui...

-Et à l'arrière ?

-Ca n'ira pas non plus.

-Qu'est-ce-que tu vas faire ?

-Ben... Je vais la revisser sur le toit.

-Et si... si on nous la vole ?

-Tant pis.

Il revissa la galerie sur le toit. Cela prit quelques minutes à peine, puis il se faufila dans l'habitacle, contre elle, douce, aux joues chaudes et qui l'accueillait.

-Je t'aime...

Il lui dit à voix basse. Même si personne ne les surveillait. Ses lunettes se couvrirent de buée en quelques secondes. Il ne voyait plus rien.

Elle glissa sa bouche contre son oreille qu'il avait brûlante à cause du froid.

-Barnabé ? Elle murmura, câline.

-Oui ?

-Tu as oublié de refermer la portière...

Barnabé se retourna.

Il aperçut dehors, un morceau du trottoir, la grille métallique qui cerclait le pied du platane, ainsi qu'une bien moulée de chien encore fumante.

De la main gauche il tira la portière à lui, délicatement, tandis que de l'index de la main droite il récupérait juste à temps, sa monture en écaille.

Maintenant, Barnabé et Maria se tenaient blottis l'un contre l'autre dans la voiture immobile d'où la chaleur s'échappait lentement.

Ils attendaient que le temps s'écoule un peu plus.

Il se mit à neiger.

Six étages plus haut, légèrement en biais, Agamemnon resta encore quelques instants sur le balcon.

Il portait un pantalon de toile blanc, un tee-shirt blanc à manches courtes et étirait ses bras au-dessus de sa tête. Le bas de son tee-shirt remonta, découvrant son nombril et quelques poils frisés. Il n'en sembla pas affecté. Seuls les nuages de vapeur d'eau qu'il exhalait à chaque respiration témoignaient d'un quelconque lien entre son corps et l'air glacé qui l'entourait. Pâle, il se détachait sur le fond sombre du ciel. Insensible au froid.

Il ramena lentement ses bras devant son visage, tendus, puis pliés. Comme s'il avait voulu prier. Mais Agamemnon n'était pas du tout une personne qui prie. Agamemnon pensait qu'on naît abandonné, vit isolé, puis meurt seul et qu'il est inutile de rechercher dans la religion un dérivatif à cette solitude. Il disait volontiers :

-Je suis un pragmatique...

Et passait une partie non négligeable de ses journées à s'en persuader. Finalement, de tous, il était le plus soucieux du divin.

Non, si Agamemnon avait ainsi ramené ses bras devant son visage, c'est qu'il voulait les renifler. A gauche cela allait, mais à droite ça puait. Cette odeur coriace de cadavre ne le quittait plus depuis qu'il s'était fait embauché à la morgue de l'hôpital.

Il avait ainsi découvert que pour prélever d'infimes fragments de tissus destinés à l'étude histologique, ou pour effectuer une observation macroscopique des viscères, il fallait disséquer, découper, arracher un à un

tous les organes. Après examen on se débarrassait des restes dans des seaux de dix litres. Parties molles et rouges mêlées entre elles. Foie s'entassant sur un poumon. Et même des gens connus. En fin d'autopsie ils étaient réintégrés. Chez l'un, chez l'autre.

C'était l'essentiel de son travail à l'amphithéâtre.

Reverser le contenu des seaux, en vrac, dans les corps devenus cercueils. Puis recoudre grossièrement avant de faire la toilette des défunts et les habiller ensuite pour leur dernière représentation.

Fumant cigarette sur cigarette, Agamemnon restait là des heures. Il gravait dans sa mémoire chaque détail des dissections, n'omettant pas la moindre remarque proférée de la voix basse et sans timbre des médecins légistes.

Plus tard, après avoir fait un détour par le parc central, une halte apaisante dans la verdure, il rentrait rédiger son étude.

C'était cette odeur qui assaille parfois au détour d'une route de province, quand un chien crevé, gît, les tripes à l'air, sur le bas côté. Cette odeur qui s'accrochait à ses bras, à droite plus qu'à gauche.

Pourquoi ?

C'était ainsi.

Agamemnon ouvrit le poing. Découvrant, niché dans sa paume, un demi bouchon de liège. Il prit dans la poche de son pantalon un couteau à cran d'arrêt, fit jaillir la lame, et coupa le demi bouchon en deux quarts de bouchons.

-Si je casse la lame du couteau... et que je la change... est-ce-que ce sera toujours le même couteau ?

Il se le demanda quelques secondes, puis regarda six étages plus bas, le store du restaurant qui s'étalait sur toute la largeur du rez de chaussée de l'immeuble.

Il jeta le quart de bouchon en l'air.

Une fraction d'instant, le morceau de liège se mêla aux flocons de neige qui virevoltaient dans le vide, puis il tomba à pic.

-Trois fois... trois fois...

Agamemnon avait supplié, violemment, à voix haute.

Il lui arrivait souvent, maintenant, de parler tout seul.

Le bouchon rebondit sur le store, une fois... deux fois... et... tomba sur le trottoir. Disparaissant dans le halo de lumière rose que diffusait la terrasse du restaurant.

Préoccupé, Agamemnon quitta le balcon et rentra dans la chambre de bonne que lui louaient Monsieur et Madame Iroulégui depuis qu'il vivait seul.

Il était l'heure de se parfumer les avant-bras.

Un bon gros magret étendu sur le dos cuisait en douceur. Son ventre arrondi ruisselait de gouttelettes transparentes qui se gorgeaient de sang en s'écoulant le long des fibres charnues. La graisse de la peau, scarifiée de plusieurs coups de couteaux, grésillait contre le double étamage du fond de la poêle. Il fondait dans son propre jus et se dissipait en subtiles effluves. Puis au dernier moment, quand les trois quart de la cuisson auraient été effectués, quand la chaleur aurait pénétré le coeur même de la viande, il faudrait le retourner...

Clic !

Encore quelques secondes sur le ventre...

Clac !

Et ce serait prêt, saignant, chaud et parfumé. C'était aussi simple.

Clic- Clac !

Et un grand secret à la fois.

Oh ! Il en avait mangé des magrets, Hypolite Iroulégui.

Qu'ils soient secs comme des crottes de mulots en plein mois de Janvier ou ridés comme le fruit des figuiers plantés sur une pente à sable, il les avaient goûtés.

Qu'ils soient filandreux, laminés en tranchettes malingres, inondés sous les grumeaux d'une sauce insipide ou gras comme des éponges dont on n'aurait pas voulu donner pitance aux cochons, il les avaient goûtés.

Et bien, les siens étaient meilleurs.

Et l'on venait de loin pour les manger.

Hypolite Iroulégui savait préserver ce goût délicat du canard sans toutefois écoeurer ceux qui n'aiment pas la viande de canard.

Il se plaisait à raconter qu'en laissant fondre une seule bouchée de son magret sur la langue, on pouvait, yeux fermés, suivre les migrations d'automne, voler en formation triangulaire et caquetante jusqu'à ces pays d'Afrique Noire où il n'était jamais allé mais qu'il pouvait décrire comme s'il en était natif. Il parlait également quelques mots d'Anglais, pouvait réciter un poème en Russe, énoncer un proverbe en Allemand et un en Swahili.

Hypolite n'était pas vantard et s'il disait que son magret était le meilleur de Paris, c'est qu'il l'était.

Tout en surveillant la cuisson du coin de l'oeil, Hypolite éminçait un oignon, les doigts de sa main gauche repliés sur le bulbe, le dos de la première phalange guidant la lame du couteau qui venait plusieurs fois par

secondes détacher de fines lamelles presque translucides. Ce même geste automatique et régulier pratiqué depuis plus de quarante-cinq ans, dont les multiples cicatrices qui blanchissaient chacun de ses doigts étaient la mémoire.

Lamelle après lamelle, l'oignon réduisait de volume.

Les doigts de la main gauche reculaient devant l'assaut de la lame d'acier qui retombait à chaque fois sur le billot de bois en causant un bruit mat.

Quarante-cinq années passées derrière des fourneaux.

-J'ai découpé plus d'oignons dans ma vie qu'il en pousserait en cent années si on ensemençait le champ de Mars avec de l'oignon !

Il aimait beaucoup le champ de Mars, à cause de la Tour Eiffel et parce qu'il venait y promener son fils quand celui-ci n'avait pas encore l'âge de marcher.

Hypolite avait débuté à quatorze ans chez son oncle qui tenait l'hôtel Central, au pays. Il fallait bien apprendre un métier. Depuis, la cuisine avait empli chacune de ses journées. C'était devenu sa passion.

Il n'avait jamais eu le temps d'en connaître une autre.